

Pauline Schmitt-Pantel

Histoire ancienne et Anthropologie: quelques remarques

Je ferai trois remarques: la première l'histoire ancienne (ou les historiens de l'Antiquité) ignore l'anthropologie: je ne fais là ni provocation ni exagération, mais un simple constat qui concerne l'essentiel de la recherche et des publications en histoire ancienne aujourd'hui tous pays confondus. Cette situation tient à de multiples raisons qu'il serait trop long d'analyser et dont les principales sont le peu d'attraction éprouvée pour les théories en général, le positivisme d'une démarche qui voit dans l'établissement et la lecture des textes le seul but de l'histoire et qui s'intéresse donc peu à l'interprétation, et en fin le manque de curiosité intellectuelle: on connaît mal, voire pas du tout, les autres domaines des sciences sociales. Aussi les contacts entre anthropologie et histoire ancienne n'ont concerné qu'une minorité de francs tireurs. Je vous renvoie à l'article de Sally Humphreys «Anthropology and the Classics» dans son livre *Anthropology and the Greeks*.

Ma seconde remarque est que le récent développement de ce qu'on a appelé «l'histoire anthropologique» a peu concerné l'histoire ancienne. Si l'on compare l'impressionnant bilan — qui est parfois un fourre-tout — des nouveaux domaines qui se sont ouverts en histoire sous l'influence de l'anthropologie et les recherches récentes en histoire ancienne, ceci saute aux yeux. (Bilan?) Certes, des domaines nouveaux se sont récemment ouverts en histoire ancienne mais plus par effet de suivi des problématiques et des thèmes développés pour d'autres époques historiques que par une réelle influence des recherches des anthropologues: histoire de la vie privée, histoire des jeunes, histoire des femmes par exemple. Je veux dire par là que l'on peut écrire des articles et des livres relevant du domaine dit de l'anthropologie historique sans avoir jamais lu un seul livre d'anthropologie. Il faut donc se méfier de ses soit-disant influences entre les disciplines qui ne sont en fait que des effets de mode intellectuelle et qui ne trahissent aucune véritable connaissance des méthodes et des approches de l'autre discipline. (Mais plus généralement je me demande si l'anthropologie historique exprime réellement l'existence d'un dialogue entre anthropologie et histoire).

L'usage que certains chercheurs en histoire ancienne ont fait de l'anthropologie a été tout autre que celui fait dans d'autres périodes de l'hi-

stoire, c'est ma troisième remarque. Il a été d'une certaine manière «sauvage», hors norme... Je prendrai des exemples.

Au XVIII^{ème} siècle, c'est avec les «Histoires» d'Hérodote sous le bras que le Jésuite Lafitau découvrait une société matriarcale en Amérique. Selon l'expression d'A. Momigliano, ses «Moeurs des Sauvages Américains» révélaient au monde la simple vérité que les Grecs aussi furent un jour des sauvages.

Plus près de nous en 1939 Henri Jeanmaire publia un livre «Couroi et Courètes» où il expliquait le système des classes d'âge grecques en recourant aux études ethnologiques de son temps sur les initiations africaines: de lui date par exemple l'explication de la *cryptie* comme le passage en brousse du jeune spartiate. Inutile de préciser que ses collègues hellénistes le considérèrent comme un aimable ou dangereux fou selon les cas.

Plus récemment encore l'analyse des mythes grecs menée par M. Detienne et J.-P. Vernant sur le modèle de l'analyse des mythes d'Amazonie par Lévi-Strauss a permis de retrouver les logiques prévalant à la constitution de ce foisonnant ensemble que l'on appelle la mythologie grecque.

Voici trois exemples (parmi bien d'autres) fort différents dans leur époque comme dans leurs méthodes et leurs thèmes, et qui sont très fortement datés du point de vue historiographique, de ce que fut l'usage de l'anthropologie en histoire ancienne.

Comme le notait F. Hartog (*Annales* 1982), le dialogue avec les anthropologues a d'abord permis d'envisager la Grèce selon une perspective comparatiste: non pas une comparaison terme à terme qui donne des résultats limités et souvent décevants (tel rite africain et tel rite spartiate), mais une comparaison entre les structures des sociétés qui est très éclairante. Pour reprendre l'exemple que je viens de citer, c'est bien la place de l'initiation dans tout un ensemble de sociétés décrites par les anthropologues qui permet de comprendre la place et la fonction de l'ensemble des rituels très complexes qui se déroulent en Grèce ancienne autour du passage de l'adolescence à l'âge adulte. La comparaison a donc valeur heuristique. Elle permet de formuler de nouvelles hypothèses, de mettre en perspective des faits sociaux et des représentations qui jusque là paraissaient étranges, et de proposer un regard différent sur des sociétés (grecques et romaines) dont on croyait tout connaître.

Et c'est le deuxième grand apport de l'anthropologie à l'histoire ancienne: elle a permis de creuser la distance entre les Grecs et nous, elle nous a fait passer d'un discours sur «le miracle grec» à une vision de Grecs nettement plus exotiques, nos «grands ancêtres» sont devenus sinon des «sauvages» du moins des «autres». Observer que cette culture

antique ne nous est pas immédiate, accepter d'être dépaysé, c'est susciter à nouveau un intérêt émoussé par des siècles d'érudition positiviste, c'est vouloir à nouveau comprendre. La conséquence est la recherche de nouveaux instruments de méthode en différents domaines comme les mythes, les images, les rituels...

On pourrait citer bien des exemples précis de recherches qui ont leur origine dans cette confrontation avec les thèmes et les méthodes de l'anthropologie. Mais je préfère finir par un regard critique sur ce qui reste à mes yeux la grande chance de notre génération d'historiens de l'antiquité. Je laisse de côté les critiques de ceux — la majorité je l'ai dit — pour lesquels regarder les Grecs comme s'ils étaient des sauvages est tout simplement indécent, pour rappeler une critique formulée de «l'intérieur» sur les risques d'une telle approche. Travailler sur ce qui ne change pas (ou moins) dans une société et faire des généralisations peut donner une image de la cité grecque hors du temps et en particulier hors des conflits et de la vie politique et peut contribuer à oublier le métier d'historien. (A trop privilégier l'étude de tout ce qui ne change pas, parler du sacrifice, de la mort, de l'initiation, on risque d'évacuer la dimension conflictuelle et diachronique qui est celle-là même de l'histoire). Ce danger existe et nous devons y prendre garde. Ce n'est pas le moment d'y succomber alors que nos amis anthropologues découvrent qu'il n'est pas d'ethnologie hors du temps et hors de l'histoire. Mais là encore les exemples sont nombreux qui montrent que l'on peut concilier les questions nées de la fréquentation des anthropologues et le métier d'historien.

Bref pour l'histoire ancienne, l'anthropologie a joué et joue encore le rôle d'un laboratoire d'idées et de méthodes, et d'un poumon d'oxygène. Mais nous savons aussi fort bien que cette «fabrication» de Grecs plus étranges est en accord avec notre propre perception du monde contemporain: il n'y a pas non plus d'écriture de l'histoire hors du temps.

Ou pour le dire autrement: depuis l'historien Hérodote au moins, au Vème siècle avant J.-C., l'histoire était la nôtre, soit celle de peuples saisis par le progrès, l'anthropologie était le regard porté sur les autres. Et si nous assistons aujourd'hui au brouillage de ces catégories, c'est aussi, espérons-le, parce que notre regard sur les autres change.